

1970 – 1980

sauve qui peut, le MLF

Le mouvement des femmes n'est plus ce qu'il était

Depuis plus de dix ans que nous nous sommes mises en mouvement, bien des choses ont changé dont nous n'avons pas pris la mesure. Le Mouvement non plus n'est plus ce qu'il était, bien qu'il perpétue ses anciens principes d'(anti)organisation. Dix ans, c'est sans doute l'heure des bilans et ceux-ci apparaissent de toutes parts, autobiographies, thèses, essais, analyses diverses, dans lesquelles je ne reconnais, au mieux, qu'une partie de mon histoire, par lesquelles le plus souvent je me sens trahie.

Il y a bien longtemps que je ressens comme une impérieuse nécessité le besoin de laisser des traces de ce que fut le Mouvement, de faire le bilan, aussi, de ce qu'il est devenu. Toutes les tentatives collectives auxquelles j'ai participé ont échoué mais la nécessité demeure, plus impérieuse que jamais. Dans mon désir de laisser trace de ce que fut notre histoire, entre une part de nostalgie. Le Mouvement a échappé à ses fondatrices, à leurs espoirs, à leurs conflits; il vit sa vie, qui n'est plus forcément la nôtre; mais je me sens comptable — entre autres — d'une part de vérité. Cette angoisse de disparition est liée aussi à la découverte de l'histoire du féminisme, trop longtemps falsifiée. Mais c'est aussi qu'aujourd'hui, avec l'espoir qu'un nouveau climat politique ouvre de nouvelles possibilités, il me paraît urgent de faire le point et de remettre en question les idées et les conceptions sur lesquelles nous continuons — plutôt mal que bien — à fonctionner.

L'analyse que je peux en faire est évidemment liée à l'itinéraire qui fut le mien; démarche subjective mais non individuelle, qui ne peut se retrouver dans une tendance ou un groupe défini. C'est pourquoi le « je » et le « nous » sont également malvenus.

La lecture de *Libération des femmes*, le MLF de Naty Garcia¹ me donne une violente envie de réagir. Dans le grand travail de compilation qu'elle a fait, j'ai appris des tas de choses; mais je ne peux pas reconnaître les débuts du Mouvement dans sa présentation, dès le départ, en tendances figées. Je ne me reconnais dans aucune d'entre elles, et je ne suis pas la seule. S'il m'arrive d'être citée dans les prémisses (groupe femmes VLR) ou sous l'anonymat du *Torchon*, je ne retrouve ni ce que fut ma démarche ni ce qu'a été le Mouvement. S'il avait été, dès l'origine, le lieu d'un conflit entre Psyk-et-po et Féministes Révolutionnaires, comment expliquer la spontanéité, l'anti-organisation ? Comment expliquer, même, qu'il n'y ait en France qu'un MLF alors que la plupart des pays ont des groupes différents, séparés. Il y avait au début une grande fluidité et, quel que soit le lieu d'où venaient les initiatives : Manifeste des 343, Marche du 20 novembre, Mutualité..., chacune y participait, à sa manière. Si certains lieux étaient dominés par telle ou telle tendance, il n'y avait pas d'exclusive. Par exemple, je n'ai participé à aucun des groupes fondés par les Féministes Révolutionnaires, mais j'ai fait des choses avec elles, comme *Le Torchon n°5*; je ne me suis jamais reconnue dans la tendance lutte de classe, quoique je sois une politique, mais j'ai participé à la coordination des groupes de quartier; j'ai participé aux réunions de Psyk-et-po, dans l'opposition, et rompu définitivement en 72-73. Ces divergences que j'ai eues, que j'ai, avec chacune de ces tendances ne m'ont jamais donné le sentiment d'être marginale, ce qui me permet d'affirmer que le Mouvement c'était autre chose que la somme de ces trois tendances. Nous ne devons pas projeter dans les débuts du mouvement ce qu'il est devenu, mais au contraire évaluer ce qu'il est devenu par rapport à la richesse des débuts, à l'espoir que nous y avons investi.

L'après-mai des femmes

Bien que lié à un groupe gauchiste, le groupe femmes de VLR² n'a jamais correspondu à ce qui est devenu par la suite la tendance lutte de classe. VLR, groupe plutôt libertaire, développait la théorie de l'« autonomie des mouvements de masse » et nous le prenions au mot. En cette année 1970, nous faisons la découverte de l'autonomie et c'est contre eux que nous la forgions — même s'il s'agissait de « contradictions au sein du peuple ».

Nous prenions la parole et ne permettions à personne de penser à notre place. VLR s'est dissous au printemps 1971, mais déjà les filles de VLR étaient mêlées à l'ensemble du Mouvement des femmes.

*Mon mec est un grand militant
Au peuple il donne tout son temps
Et moi, j'lui donne le mien.*

Ce n'est pas un hasard si le MLF a surgi dans la foulée de mai 68, ou plutôt dans sa retombée. Il participe de cette énorme aspiration à changer la vie, de cette libération de la parole, de cette politisation massive, hors de toutes structures. Mais il apparaît dans le reflux du mouvement de mai, sa structuration en petits groupes activistes et sectaires, avec la conscience du blocage de ces aspirations, du décalage entre un discours anti-hiérarchique et une pratique militante qui le contredit. Les femmes prennent conscience que le gauchisme perpétue ces divisions qui les oppriment, luttent pour le pouvoir, monopolisation de la parole, d'un discours politique masculin où elles ne se reconnaissent pas, perpétuation d'une division sexuelle du travail militant, d'une infériorisation des femmes. C'est cette situation que décrit Juliette dans *Partisans*³.

Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si le gauchisme a lâché là où le maillon était le plus faible, c'est-à-dire dans les groupes les plus spontanés; maoïstes plutôt que trotskystes ou pro-chinois.

Cette filiation et cette rupture expliquent comment s'est mis en place le MLF, mouvement politique, valorisant la spontanéité, les actions spectaculaires et les pratiques alternatives. Héritier de mai 68, il était aussi en réaction contre le formalisme des groupes gauchistes et proclamait l'absence de pouvoir et de leadership chez les femmes. Il refusait toute structuration des débats, tours de parole et présidence de séance, et les prises de décisions majoritaires. Contre le discours masculin, de savoir et de pouvoir, il mettait en avant le subjectif pour collectiviser les expériences personnelles. Contre le militantisme-rédemption, contre la supériorité du militant qui sait l'oppression que l'opprimé supporte, et parle à sa place, nous inventions une nouvelle pratique politique où, chacune à partir de soi et toutes ensemble, nous ne parlions qu'en notre nom.

Entre nous

Ce fut la grande originalité du MLF que de proclamer la non-mixité. Cela posait sans doute plus de problèmes que la non-mixité de fait des groupes féministes d'autrefois; les femmes étaient alors rarement tolérées dans les organisations masculines.

Se rencontrer entre femmes au début des années 70 était un scandale, un ridicule difficilement vécu par beaucoup qui y voyaient un retour en arrière, au temps des lycées de filles, de l'exclusion des femmes du social. Nous entendions poser une question politique, non un problème catégoriel.

La violence de la réaction masculine nous a sans doute aidées à mesurer

l'enjeu de la non-mixité; si celle-ci nous était interdite au nom de la révolution dont ils étaient seuls juges, si les hommes voulaient faire la loi sur nous, alors il fallait conquérir notre autonomie personnelle et collective. Ensemble nous avons découvert que tout changeait, que nous osions parler et que notre parole n'était plus la même, qu'elle n'obéissait plus aux mêmes normes et ne se calquait plus sur le même schéma.

Nous avons eu l'impression que les phénomènes de pouvoir avaient disparu; il n'y avait plus ni chefs, ni troupes, mais des femmes, superbes et différentes, à découvrir et à aimer. Nous avons fait l'expérience de l'écoute, de la rencontre, de la solidarité, connu une nouvelle façon d'être nous et de faire de la politique.

La non-mixité est devenue une évidence, qu'il nous était difficile d'expliquer à l'extérieur. Sans cesse questionnées, critiquées par de nouvelles arrivantes, nous ne savions que les accueillir en attendant que celle-ci se révèle à elles, ce qui ne tardait pas.

« Unes ne se dévisent pas qu'en d'eux »

Lorsque Naty présente le Mouvement comme dès l'origine divisé en deux tendances, je proteste avec d'autant plus d'énergie que j'ai essayé d'empêcher qu'elles ne s'établissent. Certes, il y avait des positions différentes dès le début; féministes, marxistes, homo, hétéro, chacune avait sa démarche, son histoire, ses conceptions. Il est facile aujourd'hui de faire remonter les tendances aux premières oppositions qui se sont exprimées, mais c'est une vision fautive de l'histoire du Mouvement, qui gomme la richesse de celui-ci. Si des tendances avaient existé au début, le Mouvement se serait structuré à partir d'elles; il était le lieu de rencontre entre des approches différentes qui fusionnaient dans un même espoir. Au gré des affinités, des petits groupes se réunissaient ici et là, sur des thèmes variés : jalousie, violence, sexualité... tout le monde se retrouvait aux AG et pour les initiatives communes. C'était une forme inédite d'organisation qui se mettait en place.

Progressivement pourtant, les divergences s'affirmaient, la confiance baissait; cela circulait de plus en plus mal entre les groupes. Nombreuses étaient, celles, dans chaque tendance, qui refusaient l'établissement de clans antagonistes; c'est ainsi que nous avons fait le « groupe du jeudi ».

A la suite d'une manifestation autonome de femmes contre la guerre du Viet-Nam, un groupe s'était réuni pour faire un bilan. Entre l'activisme irréflechí de certaines et la réflexion-substitut à l'action de psyk-et-po, nous cherchions à penser notre pratique sans qu'une analyse a priori, trop critique, nous paralyse. Nous voulions réfléchir notre place par rapport aux institutions : travail, université, dans lesquelles nous étions prises; trouver une voie entre le ghetto et l'intégration. Nous voulions nous déterminer en tant que femmes par rapport à l'actualité, à la politique « extérieure ».

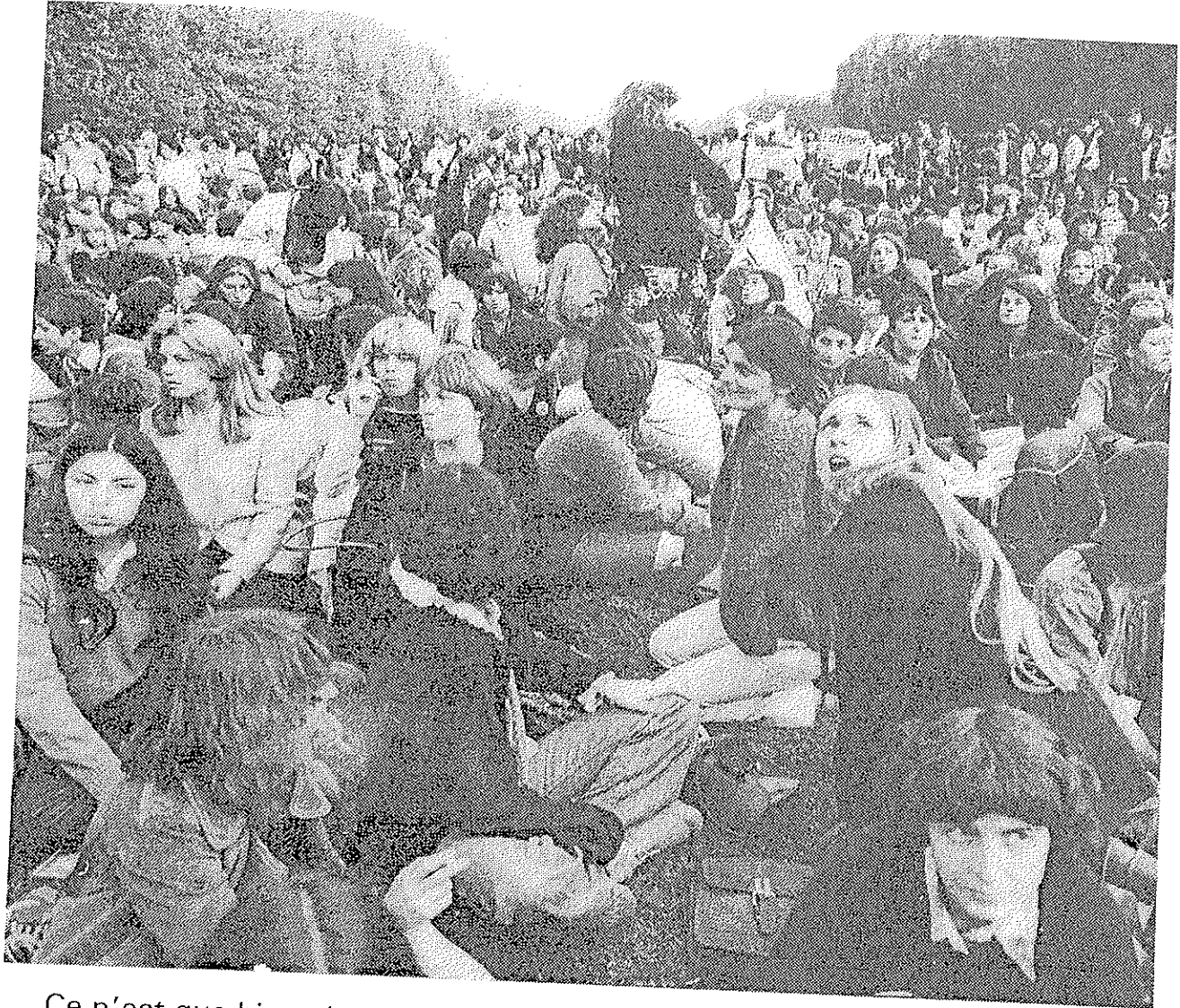
Nous avons pour la plupart fréquenté les réunions de psyk-et-po : d'accord sur un certain nombre de conceptions théoriques, nous en refusions la pratique sectaire.

Psyk-et-po s'opposait au « féminisme », défini comme revendication égalitariste ou compétition avec les hommes sur leur terrain. Antoinette voulait appliquer au Mouvement des femmes le précepte maoïste « un se divise en deux » (opposé au « deux fusionnent en un » réformiste). D'accord sur l'utilité du débat idéologique, nous refusions les caricatures forgées par la « lutte entre deux voies ». Dénonçant les « alternatives pourries », nous avons présenté au Mouvement le « portrait robot d'une femme, assidue — ou pas —, au groupe politique extérieure, dit aussi groupe du jeudi », dans un texte qui disait « unes ne se divisent pas qu'en deux ». Ce groupe fut une expérience très enrichissante; pour une fois, les principes du MLF existaient : pas de pouvoir, de leader, des femmes, différentes, qui s'écoutent, se reconnaissent, pensent le personnel comme politique mais pensent aussi la politique à partir d'elles, de leurs individualités qui s'affirment sans s'affronter. Il n'a pu pourtant tenir très longtemps face au bulldozer psyk-et-po, qui a fait éclater nos contradictions; mais trente-six autres initiatives par la suite ont suivi la même logique, qui ne se retrouvent pas davantage dans la bi-polarisation psyk-et-po/FR.

*« Nous qui sommes sans passé, les femmes,
nous qui n'avons pas d'histoire »*

Selon Naty, les divergences doctrinales entre psyk-et-po et les féministes révolutionnaires « tenaient bien entendu à ce que les militantes de cette tendance acceptaient l'héritage du féminisme des XIX^e et XX^e siècles. » On trouve en effet, dans le *Torchon*, un article des « féministes révolutionnaires » qui explique qu'elles se disent féministes avec la dérision et l'opprobre qui sont attachés à ce terme, pour ne pas « abandonner » les femmes du passé, leurs révoltes, « nous nous sentions en liaison avec les "femmes-pour-elles" qui ont existé avant nous », tandis que « les autres la refusaient

parce que féministe c'est péjoratif, parce que ces ancêtres étaient réformistes » (*Le Torchon brûle* n°5, « féministes révolutionnaires »). En réalité, c'est d'une filiation bien abstraite qu'elles se réclamaient : « ça veut dire d'abord pour les femmes », plaçant l'appartenance de sexe avant l'appartenance de classe, elles ne s'étaient guère intéressées au passé. De l'autre côté, c'est avec aussi peu de discernement que certaines se démarquaient des féministes du passé dont elles acceptaient la caricature. Ce n'était pas seulement une ignorance crasse qui nous faisait écrire « Libération des femmes, année zéro » (*Partisans*, été 70); mais bien un mépris pour les luttes passées. Comment nous réclamer des suffragettes quand nous étions anti-électorales ? des luttes d'intégration à des institutions que nous voulions détruire, des revendications legalistes et égalitaristes ?



Ce n'est que bien plus tard que nous sommes allées à leur recherche et que nous avons pu y découvrir l'écho de nos préoccupations, de nos contradictions, de nos analyses politiques. Aujourd'hui, le féminisme n'est plus une généalogie abstraite. Je me sens partie prenante de la lutte d'Hélène Brion, syndicale et pacifiste, de son affirmation de la maternité libre, de son « féminisme intégral » qui refuse la soumission à la lutte des classes et aux intérêts

les perspectives. On pourrait bien sûr continuer la « stratégie de récupération », avec l'espoir que le nouveau pouvoir, plus proche de nous, déforme moins nos idées. C'est une tentation, c'est la facilité; cela évite les divisions entre nous et nous garde les mains blanches dans une commune impuissance. Personnellement, je considérerais une telle position comme une démission historique; si nous avons aujourd'hui une possibilité d'agir efficacement sur l'évolution de la société, d'influer sur la législation et les conditions de vie concrètes des femmes, nous devons prendre nos responsabilités. Nous ne devons pas laisser le nouveau pouvoir agir en se servant de nous, mais prendre des initiatives et les mener à bien. Il est clair pourtant qu'un tel changement de stratégie ne peut se faire sans des transformations fondamentales de ce qu'est actuellement le Mouvement des femmes.

et les femmes ?

Ce qui me paraît plus grave que l'absence de pratique sociale du Mouvement, c'est peut-être son absence de conscience sociale. Le Mouvement des femmes, c'était nous, et nous n'avons pas beaucoup cherché à savoir ce que faisaient les autres femmes, celles qui ne nous rejoignaient pas. Certes, le Mouvement se diffusait au dehors; ses idées, ses thèmes, repris par les femmes, leur servaient d'armes pour changer leur vie. Nous étions une avant-garde idéologique. En même temps nous éprouvons un sentiment de dépossession devant la diffusion massive d'une pensée appauvrie, édulcorée, tandis que le Mouvement d'où elle vient se rétrécit, devient une forme vide, inadaptée. On dirait que le Mouvement souffre autant de ses succès que de ses échecs. Car nous avons remporté des victoires, manifestes comme la libéralisation de l'avortement (et le déblocage de la contraception qui va avec), ou plus diffuses mais non moins fondamentales : le climat a changé; assez pour donner à certaines le sentiment que le féminisme a accompli sa tâche et peut disparaître, qu'il n'y a plus lieu de se grouper pour se défendre, et surtout pas entre femmes.

Si nous, par contre, avons le sentiment que nos victoires, durement acquises, sont fragiles et réversibles, n'est-ce pas justement parce que nous nous sommes battues ? Les jeunes n'ont-elles pas tendance à les considérer comme acquises sans combat, par l'effet d'une évolution naturelle ? Combien de générations de femmes ont-elles cru avoir gagné une fois leur égalité inscrite dans les principes ? Faudra-t-il attendre encore une génération pour que vienne, avec les désillusions, une nouvelle révolte ?

Mais le Mouvement des femmes, n'est-ce pas aussi ce qui se passe et que nous ne connaissons pas, le comportement différent de millions de femmes, qu'elles connaissent ou non l'existence du MLF. Il est intéressant de constater à la lecture des statistiques — par exemple sur le travail des femmes — que des évolutions ont eu lieu avant le MLF. De même des évolutions législatives allant dans notre sens, sans que nous les ayons réclamées, doivent être expliquées. Par exemple, dans le droit de la famille : primauté de la mère

dans la famille naturelle, égalité dans le mariage, simplification du divorce. Les gouvernements de Pompidou et de Giscard auraient-ils d'eux-mêmes pris ces initiatives dès le début des années 70, ou bien n'ont-ils fait qu'adapter la loi aux mœurs ? Je crois qu'une pression a eu lieu dans les faits et non dans le discours, dont l'État a dû tenir compte; et que de cette poussée des femmes silencieuse et tenace, notre Mouvement n'est en fin de compte qu'un produit. Émergence au niveau politique — c'est-à-dire conscient, explicite — d'un mouvement de fait, il aurait agi comme une caisse de résonance, amplifiant les rumeurs, faisant apparaître les femmes comme une catégorie politique, un « sexe-pour-soi ». Mais la volonté des femmes non dite mais tenace, volonté d'autonomie financière et familiale, d'affirmation de soi, est antérieure au MLF, et plus large. La crise que connaît celui-ci aujourd'hui ne serait-elle pas principalement celle de la forme qu'il a prise, dans la foulée de mai 68, celle d'organisation politique ?

que sont nos amies devenues ?

On a souvent le sentiment que les « jeunes » ne viennent plus assurer la relève... et d'interroger des lycéennes pour comprendre leurs réticences (*Le Temps des femmes*)... Pourtant, celles qui ont fondé le MLF en 1970 ou l'ont rejoint depuis n'étaient pas des adolescentes; contrairement à l'image donnée alors par les médias⁴. Nous avons toutes un passé, des expériences politiques : mai 68, gauchisme, mouvement communautaire. Dans nos vies personnelles aussi, nous avons connu difficultés et désillusions : échecs, ruptures, avortements, viols. C'est de cette expérience que partait notre révolte, et nous n'étions pas étonnées que le Mouvement n'attire guère de très jeunes filles, sauf participation à des actions ponctuelles ou spectaculaires. Par contre, le Mouvement était jeune et c'était lui qui donnait à l'extérieur cette image d'adolescence. Cet émerveillement de naître à soi, de se connaître, de se reconnaître, nous donnait l'impression extraordinaire de tout réinventer. Nous transformions nos épreuves individuelles en enjeux collectifs. Nos écrits d'alors peuvent nous paraître aujourd'hui naïfs, mais nous n'avons guère retrouvé depuis une telle créativité, un tel foisonnement d'idées. C'est que le Mouvement a vieilli.

j'avais vingt-six ans, mon vieux Corneille,
je t'emmerdais en attendant

J'insiste sur la question de l'âge, parce que je suis persuadée que dans la crise que traverse le Mouvement il y a quelque chose qui ressemble à de la difficulté à vieillir, à trouver une identité adulte. Peut-être déplorons-nous l'absence de relève par les jeunes parce que nous voudrions que notre Mou-

vement du moins ne vieillisse pas. Ce qui est non seulement illusoire, mais dangereux.

Déjà, du temps de VLR, c'était un conflit de générations qui nous opposait au FLJ⁵, « quand le FLJ boit, le MLF trinque »; nous avons des conflits politiques ou sexuels plutôt avec la génération précédente, les « gérontocrates ». Déjà nos positions⁶ nous faisaient considérer comme moralistes.

Nous n'en avons pas changé, mais nous n'avons plus la même vigueur pour les imposer; d'autant plus que nous nous trouvons maintenant, souvent, dans des positions installées : mère, belle-mère, tante, prof... face à des jeunes à qui nos principes apparaissent comme ceux du moralisme traditionnel. Si le Mouvement vieillit sans qu'une nouvelle génération le régénère, peut-être est-il temps d'en prendre notre parti, pour qu'il mûrisse avec nous et cesse de s'étioler.

Nous n'avions pas dix-huit ans en 1970, a fortiori n'avons-nous plus vingt ans ! Nous n'avons plus, pour la plupart d'entre nous, le mode de vie qui était le nôtre alors; étudiantes, sans attaches, nous vivions à plein temps dans le Mouvement, fusionnées dans un collectif qui nous portait. Nos vies se sont individualisées; nous avons nos boulots, nos couples, nos enfants. Nous avons fait des compromis pour nous faire une place dans la vie, chacune pour soi. Nous avons aussi connu de grandes désillusions dans le Mouvement; le phénomène psyk-et-po n'est que l'extrême, les déchirures personnelles ont été nombreuses, la sororité s'est souvent révélée dramatiquement mensongère.

Si les jeunes ne sont pas venues, les anciennes sont parties; parce que le Mouvement ne faisait pas de place à ce qu'elles étaient devenues. Il n'est pas seulement non mixte, mais exclut les enfants. Il était compréhensible que la maternité soit peu envisagée au début; ce n'était pas le problème de celles qui étaient là, au contraire, il s'agissait de construire une nouvelle identité de femme, non définie par la maternité. Mais cela a dû, dès le début, tenir à l'écart bien des femmes qui n'avaient pas fait nos choix de vie radicaux.

Mais dix ans après ! Combien ont été amenées à tenter une conciliation entre deux pôles de vie hétérogènes ? ou à choisir ?

Je suis persuadée que beaucoup de celles qui ont lâché gardent la nostalgie d'un « entre femmes », d'autant plus qu'elles sont plus intégrées dans une vie quotidienne mixte et dévorante. Mais il est difficile de participer au Mouvement sans y être complètement. Le Mouvement est exclusif et centrifuge; il exclut par manque d'information celles qui ne lui sont pas disponibles. Son système informel de pouvoir repose sur des réseaux de communication occultes mais tout-puissants. Comment être au courant quand on n'est pas là ? Aucun bulletin, aucune trace, aucune communication formelle; le Mouvement est une nébuleuse insaisissable qui ne peut être comprise que du centre; la périphérie est impraticable.

On a parlé ces derniers temps de Fédération des groupes, mais qui aujourd'hui ce qu'est le MLF ? Qui connaît les différents groupes ? Pas en tout cas. Si on ne veut pas qu'une fédération soit une prise de pouvoir faut commencer par donner à toutes une véritable information, que personne ne détient seule. Il faut recenser les groupes, les faire s'expliquer, se connaître, se confronter; faire le tour des projets et des divergences. Il faut publier une espèce de catalogue des ressources. On ne fera rien ensemble sans que l'information circule, de façon plus formelle. C'est là aussi une condition pour que le Mouvement accueille des femmes moins disponibles et courtées par l'absence de cadre et le caractère occulte, donc élitiste, de structures.

La spontanéité des débuts était merveilleuse mais elle a révélé ses pièges; le Mouvement ne peut pas se vouloir éternellement neuf, pas plus qu'il ne peut nous conférer une éternelle jeunesse. Et de la même façon qu'il nous faut trouver chacune notre identité adulte, il faut que le Mouvement se pose et s'installe.

« ton Mouvement maintenant, il me terrorifie ! »

Que sont devenus nos beaux principes ? A quoi nous ont menées la confiance et la naïveté ? Il est certain que le refus de l'organisation, la glorification de la spontanéité et de la subjectivité a libéré la parole et l'initiative des femmes; que la confiance nous a permis de nous découvrir, que le collectif a libéré nos énergies. Mais maintenant, quand nous regardons le résultat ! Il est clair que l'absence de formalisation a permis la mise en place de pouvoirs invisibles et d'autant plus dangereux. La lutte idéologique est devenue lutte sorocicide; loin de nous faire avancer ensemble par la dynamique des contradictions, elle a amené la paralysie du Mouvement, l'a transformé en un champ clos où s'affrontent des factions rivales.

Réagissant contre le mode de fonctionnement des groupes dominés par les hommes, nous avons créé un lieu où n'existait pas de savoir qui fasse loi. Nous avons cru que le pouvoir, attribut de la virilité, ne nous concernait pas; que nous étions sœurs, égales et différentes. Mais c'est une autre forme de pouvoir que nous avons laissé s'instaurer : celui de la séduction ou des grandes gueules, celui de la fascination de la parole d'une seule, jusqu'à la constitution du syndrome du perroquet. Dans la rivalité dépassée, dans la collectivisation des idées, nous avons masqué les individus, écrit ensemble des textes non signés sur lesquels d'autres peuvent sans difficulté apposer leur marque de fabrique⁷. Personne ne devait parler pour toutes les femmes, personne ne devait signer pour l'ensemble du MLF, et voilà qu'un groupe s'attribue le MLF — légalement — et prétend interdire aux autres de s'en réclamer. Nous refusons toute délégation de pouvoir; nous nous interdisions ainsi tout contrôle sur le

pouvoir caché, mais bien réel, qui se mettait en place, en même temps que nous nous condamnions à l'impuissance pour obéir à nos propres normes.

Mais psyk-et-po n'est que la caricature de quelque chose qui existe dans le Mouvement; dangereuse non seulement parce qu'il parle en notre nom, contre nous, à l'extérieur, qu'il fixe nos énergies sur la nécessaire lutte contre lui et enferme le Mouvement dans un débat groupusculaire, mais parce qu'il trahit les espoirs que nous avons mis dans le Mouvement, sa spontanéité; il introduit la division entre nous et la méfiance généralisée. Aujourd'hui, toutes les initiatives sont suspectes de volonté de pouvoir et l'impuissance est ce qui nous divise le moins.



Il n'y a pas d'autre possibilité aujourd'hui, pour sauver ce qui peut l'être, que de revenir, radicalement, sur toutes ces notions de confiance qui ont fondé le MLF. Il nous faut retrouver les grands principes démocratiques inventés

par les hommes pour se prémunir de la tyrannie. « La forme est mère de la liberté », disait Lacordaire. Nous ne pouvons plus aujourd'hui faire confiance aux femmes pour se passer du formalisme démocratique qui seul permet le contrôle. La liberté, l'égalité entre nous doivent être organisées. Quand les filles des organisations voulaient « organiser le mouvement des femmes » nous voyions « Rouge », car elles étaient suspectes à nos yeux de vouloir l'amarrer à leur juste ligne, de n'avoir pas réellement fait la rupture politique du féminisme et de vouloir nous ramener en arrière, en deçà de l'autonomie. Il ne peut pas être question, maintenant non plus, de mouler le Mouvement dans un cadre organisationnel établi par d'autres. Mais perpétuer l'inorganisation, c'est la certitude d'aider psyk-et-po à nous escroquer et de maintenir dans le Mouvement le pouvoir anti-démocratique du non-dit, de la disponibilité différentielle, des réseaux secrets.

Si l'on ressent la nécessité subjective que vive le Mouvement des femmes, dans nos vies diverses et parcellisées; si l'on croit aussi à sa nécessité objective pour qu'existe un lieu d'élaboration d'une pensée, d'un projet féministe, autonome, non-mixte; il nous faut apprendre à vivre ensemble, en tenant compte de nos difficultés, de nos contradictions. En se faisant confiance, mais en restant vigilantes (et non soupçonneuses), il nous faut apprendre la tolérance et le respect mutuel, sans sectarisme mais sans opportunisme. Il nous faut mettre en place des structures où puissent se prendre des décisions collectives, sans rapports de force, sans manipulations, respectant les positions minoritaires. Mais pourquoi les femmes n'en seraient-elles pas capables ? Ne nous reste-t-il pas, après dix ans de Mouvement, assez d'énergie et de confiance ?

Ce n'est plus la grande sororité universelle des femmes qui va de soi et n'a besoin d'aucun garde-fou, mais c'est tout de même une lucidité critique assez grande sur ce que nous avons refusé des organisations masculines et ce que nous devons changer dans le Mouvement des femmes. Pour moi, dans la situation ouverte en mai 81, il doit y avoir place pour un Mouvement de femmes.

Françoise Picq

1. Naty Garcia Guadilla, *Libération des femmes, le MLF* - PUF, Le Sociologue, 1981.
2. Vive La Révolution, groupe maoïste, spontanéiste, 1969-71, dont est issu le journal *Tout*.
3. *Partisans, Libération des femmes année zéro*, été 70, JK « Les Militantes ».
4. Par exemple *Le Monde* au lendemain de la manifestation devant la Petite Roquette, 20 octobre 1970.
5. Le Front de Libération des Jeunes, proche de VLR, avait surgi un peu comme le MLF, s'attaquant comme nous à l'autorité familiale et aux tabous sexuels, mais dans un esprit bien différent.
6. Voir *Tout*, n° 15, « Votre libération sexuelle n'est pas la nôtre ».
7. Par exemple, « Avortement, Contraception, Sexualité, Réformisme », *Le Torchon brûle* n° 5, édité plus tard par les Éditions Des femmes dans *L'Alternative*; et que Naty Garcia attribue à psyk-et-po.